VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE.

507

VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE,

ET AUTRES LIEUX DE L'ORIENT,

ENRICHIS D'UN GRAND NOMBRE DE BELLES FIGURES EN TAILLE-DOUCE, REPRÉSENTANT LES ANTIQUITÉS ET LES CHOSES REMARQUABLES DU PAYS.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement conférée sur les trois éditions originales, augmentée d'une Notice de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, de Notes, etc.

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut, un des Administrateurs-Conservateurs de la Bibliothèque Impériale, Professeur de Persan à l'École Spéciale des Langues Orientales vivantes, Membre de la Société Royale de Gœttingue, de la Société d'Émulation de l'Ile-de-France, du Musée de Francfort, etc.

TOME NEUVIÈME.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1811.

VOYAGE

DU CHEVALIER CHARDIN.

SUITE du premier Voyage de l'Auteur, d'Ispahan à Bander-Abassi, et son retour à Ispahan.

LE 13 mars, le chef de la compagnie française, dont je viens de parler, me mena dîner avec lui chez le gouverneur, qui me fit beaucoup de caresses, ayant appris que j'étois fort connu de toute sa famille, de qui je lui donnai beaucoup de nouvelles. Son festin fut magnifique, à la façon persane, c'est-à-dire qu'il nous donna la musique et les danseuses. Il y avoit, entre les autres voix, un homme qui, dans les intervalles de la danse, chantoit de beaux endroits du *Ferdous*, qui est un long poëme, ou pour mieux dire, une histoire des premiers rois de Perse, en vers, composée il y a plusieurs centaines d'années, divisée en plusieurs livres, et chaque livre

en plusieurs parties. C'est proprement un recueil de chansons, qu'on peut comparer aux romances des Espagnols : car il contient la vieille chronique de Perse, les prouesses des anciens héros persans, si j'ose me servir de ce vieux mot, et leurs amours ; mais, comme l'auteur a mêlé les faits historiques de récits fabuleux, tout l'ouvrage se peut appeler *un roman.* On y voit des sommaires fort amples et fort bien faits, à chaque chapitre, pour la satisfaction de ceux qui n'entendent point le haut style de ce poëme. L'intelligence en est fort difficile, parce que la moitié des mots est du vieux persan, et que l'autre moitié est mêlée de termes arabesques, turquesques et tartaresques, et que, de plus, tout le style n'est que figures et qu'expressions fort relevées, de sorte qu'il n'y a que les plus savans Persans qui l'entendent pleinement. Le musicien qui tenoit ce livre devant lui, et qui en chantoit des chansons, le faisoit fort agréablement, donnant par le son et par la cadence une douceur et une grâce aux vers, qui me les faisoit croire les plus beaux du monde. Les grands, par tout l'Orient, se divertissent fort à entendre chanter ce poëme héroïque ; et c'est un des régals de leurs festins (*).

(*) Chardin veut ici parler du *Châh Nâmèh* de Ferdoucy, sur lequel on peut voir ma note, tom. IV, pag. 262. (L-s.)

Nous en eûmes un autre assez divertissant après celui-ci ; ce fut des charlatans et faiseurs de tours. Il y avoit entr'autres un jeune Indien si souple, qu'il mettoit son corps en toute sorte de postures, et le tordoit comme l'on feroit une machine. Il tournoit sa tête derrière son dos, tellement que son nez paroissoit précisément entre les deux épaules ; il faisoit aller de même son nombril derrière son dos, et se plissoit le ventre comme un sac ; il prenoit de l'eau par le fondement, et la rendoit sans être aucunement changée. Il faisoit des tours encore plus surprenans par la bouche ; car, ayant bu de l'eau simple, et puis du sorbet rouge, il rendoit premièrement le sorbet, puis l'eau, sans être beaucoup altérés en leur couleur. Il faisoit beaucoup d'autres tours, et ses compagnons, et le tout pour si peu de chose, qu'il n'y a pas de doute que ces gens en apprendroient de bien plus subtils et merveilleux, si l'on payoit aussi bien en Orient cette sorte d'industrie, que l'on fait en Europe. A propos de ces baladins qui rendent ainsi par la bouche, j'ai voyagé avec un franciscain, natif de Goa, qui me contoit qu'il avoit eu un compagnon, aussi natif du même lieu, qui s'étoit si fort habitué à rendre par la bouche, qu'il rendoit quand il vouloit, et sans aucune peine, les alimens l'un

après l'autre, comme il les avoit mangés. Il m'assuroit encore qu'il avoit connu durant plusieurs années, à Goa, un augustin qui s'étoit aussi tellement accoutumé à vomir, qu'il ne pouvoit plus évacuer par bas, mais rendoit par la bouche les alimens, trois ou quatre heures après les avoir pris. Tant d'autres gens me l'ont assuré, que je n'en fais aucun doute.

Le festin du Can dura cinq heures, ayant commencé à dix heures par un déjeûner assez léger. Le dîner fut servi à une heure, après qu'on eut bu jusqu'à l'excès, depuis qu'on fut arrivé, le gouverneur lui-même s'étant pris de vin, et plusieurs des conviés. On ne forçoit pourtant personne à boire; mais on portoit tant de santés qu'il falloit boire beaucoup. Les gens d'épée, en Orient, s'accoutument à boire du vin à notre manière, comme nous nous sommes accoutumés à boire leur café. Les santés des rois de France et et de Perse, et des principaux de l'assemblée, étoient bues aux décharges du canon des forteresses, du palais du gouverneur et des vaisseaux qui étoient à la rade.

Le 16 étoit la fête du martyre d'iman Mahammed Baker, le cinquième des imans. Pas un des douze n'a souffert le martyre, à proprement parler, mais parce qu'ils moururent tous, ou au

combat, ou de poison que les califes de Bagdad leur faisoient donner ; les Persans et tous ceux de leur religion donnent à leur mort le nom de *martyre*, parce, disent-ils, qu'ils le souffroient pour la religion. Ce jour-là, il arriva un navire de Surat, sur lequel il y avoit cinq cordeliers qui venoient de Goa, et alloient à Rome. Je leur demandai le sujet de leur voyage ; mais je n'en pus tirer autre chose, sinon *qu'ils alloient chercher la consolation de leur général.* Je n'entendis pas le sens de ces paroles ; mais on me dit, deux jours après, que cela vouloit dire *demander l'absolution de l'excommunication qu'ils avoient encourue,* pour avoir pris les armes dans leur couvent, à l'occasion de ce que je vais dire. Un cordelier portugais avoit obtenu en cour de Rome un bref du pape, pour être gardien des cordeliers de Goa, ayant fait entendre à Rome que ceux qu'on élisoit aux Indes, étoient des ignorans et des emportés, et qui avoient beaucoup d'autres qualités aussi mauvaises. Il vint à Goa avec ce bref ; et dès qu'il fut entré au couvent, il en voulut déposer le gardien, et se mettre à sa place. Le gardien ne voulut pas la lui céder ; et cela fit une sédition si horrible, comme les Portugais des Indes sont effectivement des gens fort emportés, qu'il y eut des religieux de tués

de part et d'autre. Enfin, l'ancien gardien, avec sa faction, demeura le maître, et chassa comme excommuniés ceux qui avoient pris le parti du gardien envoyé de Rome.

Ce même jour, les Hollandais donnèrent à souper au gouverneur; ce qui leur coûta, à ce qu'ils me dirent, deux cent cinquante pistoles, avec le présent : car c'est la coutume en Perse, lorsqu'on traite les gouverneurs, de leur faire un présent. Ce sont toujours leurs propres officiers de cuisine qui apprêtent le repas, donnant pour cet effet, deux ou trois jours avant le festin, une liste de tout ce qu'il faut, et envoyant la veille la cuisine du gouverneur au logis où il est invité, où l'on n'a soin que de faire apprêter les fruits et les confitures pour la collation et pour le dessert; car il faut observer encore que les invités à un souper viennent au plus tard dès les cinq heures, et que d'abord on leur sert une collation, qui dure jusqu'à neuf ou dix heures.

Le 18 étoit le jour appelé *hayt Corban*, c'est-à-dire, *la fête du sacrifice*, par où ils entendent *le sacrifice d'Abraham;* c'est celle que les Arabes appellent *Hayt hesha* (*), et les Turcs *Behuc Bayram*, c'est-à-dire, *la grande fête*. On l'ap-

(*) Lisez *E'yd qorbán*, *E'yd hechá*, *E'yd baïrám*, et *E'yd nòurah*, et voyez ma note, tom. VI, pag. 370. (L-s.)

pelle encore *hayt nura*, c'est-à-dire, *la fête lumineuse*, ou *brillante*. Cette fête du sacrifice est la principale et la plus solennelle de la religion mahométane, et elle se célèbre toujours le dixième du mois de zilcadé; car les Persans n'ont point de fêtes mobiles dans leur religion. Les deux jours précédens sont aussi des jours de fêtes, mais qu'on ne chôme pas comme celui-ci. Le premier s'appelle *Youm Elterviah* (*), c'est-à-dire, *le jour de l'apparition*, ou *de la révélation*, parce que ce fut ce jour-là, comme disent les mahométans, que Dieu fit commandement à Abraham de sacrifier son fils. L'autre s'appelle *le jour d'Arafat*, qui est une montagne proche de la Mecque, où tous ceux qui y sont en pélerinage ce jour-là, sont obligés de se rendre, pour se préparer à la célébration de la fête. J'en ai parlé amplement ci-dessus, au *Traité du Pélerinage* (*tom. VII, pag.* 239), ainsi je me contenterai de rapporter en cet endroit ce que les Persans enseignent sur ce sacrifice d'Abraham, et comment ils en font la fête en leur pays. Ils disent que Dieu, voulant éprouver la foi et l'amour d'A-

(*) *Youm él-Tervyyah*, le jour de l'attention. *Tervyyah* signifie s'appliquer, examiner, réfléchir, exciter quelqu'un à rapporter les actions ou les discours d'un autre. C'est le nom qu'on donne à la veille du jour où les pélerins font leurs dévotions sur le mont A'rafat. Voyez tom. VII, pag. 238. (L-s.)

braham, s'apparut à lui de nuit, et lui dit : « Im-
» mole à Dieu ton fils; il veut ce sacrifice pour
» preuve de ton obéissance. » Quelques docteurs enseignent que ce fut l'ange Gabriel qui lui apparut, et qu'il lui dit : « Dieu sait que tu l'aimes
» plus que toutes les choses du monde ; c'est
» pourquoi il te commande de lui sacrifier ce
» que tu as de plus cher au monde. » Abraham répondit : « Mes fils sont ce que j'y ai de plus
» cher, et Ismaël l'aîné est celui que j'aime da-
» vantage. » Gabriel répliqua : « Qu'il soit donc
» la victime du sacrifice que Dieu te commande
» de lui offrir. » Abraham, disent-ils, prit là-dessus son fils, et tout ce qui étoit nécessaire pour faire un sacrifice ; et s'étant mis en chemin, il se mit à lui parler, pour le disposer à être la victime du sacrifice que Dieu requéroit de lui ; mais étant prêt à l'immoler, Gabriel l'arrêta, lui disant que « Dieu ne vouloit point le sang
» de ses amis ; qu'il n'en vouloit que l'amour ;
» qu'il se contentoit de son obéissance ; et qu'au
» lieu de son fils, il lui offrît un mouton qu'il
» lui montra. » Les Persans assurent que, de tout temps, les Arabes et plusieurs peuples voisins faisoient l'anniversaire de ce sacrifice par un sacrifice pareil d'un mouton, ou d'un bouc. Il n'est d'obligation dans la religion persane qu'à ceux

qui sont à la Mecque le jour de la fête, et à ceux qui ont été en pélerinage à la Mecque, lesquels ce jour-là, s'ils en ont le moyen, sont obligés de se lever de grand matin, de se préparer un cheval eux-mêmes, ou quelqu'autre monture, le sellant, et puis l'abreuvant, pour représenter comment Abraham se disposa à sacrifier son fils ; de sortir de la ville au point du jour, et puis d'égorger sur les neuf heures un mouton, ou un agneau, ou un chevreau, ou un bouc : après quoi on en fait égorger plusieurs dans sa maison, chacun selon ses moyens, lesquels sont distribués aux pauvres. On dit qu'avant Mahamed, on n'osoit, dans tout le territoire de la Mecque, manger ce jour-là d'autre chair que de ce qui avoit été offert en sacrifice ; défense qui est aujourd'hui abolie. Il est vrai que peu de gens ont besoin ce jour-là d'aller à la boucherie : car tous ceux qui ont le moyen de célébrer ce sacrifice, le font, et envoient une partie de leurs victimes à leurs pauvres voisins, comme cela s'observe en toutes les villes de Perse, grandes et petites.

De plus, dans les grandes villes de Perse, on fait un sacrifice général dont la victime est un chameau ; et voici exactement comme je l'ai vu faire, un jour que le roi y assista avec toute la cour : il faut savoir premièrement que, dix jours avant

la fête, à savoir, le premier jour du mois, on tire un chameau des écuries du roi, que l'on met entre les mains du peuple, d'un des quartiers d'Ispahan, nommé *Kerron*, c'est-à-dire, *des Sourds*(*); et c'est une ancienne coutume que ce quartier ait en garde l'animal qui doit servir de victime, jusqu'au jour du sacrifice. Il y a une famille dans ce quartier, qui, de pareille ancienneté, a le droit de le loger, mais elle ne le possède que de nuit; car, tout le long du jour, la tourbe du quartier et plusieurs gueux de la ville, avec des tambours et toute sorte d'instrumens rustiques, mènent ce chameau en procession par toute la ville, après lui avoir entouré de guirlandes les cornes et le cou. On le charge de fleurs, on l'accompagne d'acclamations; les uns lui présentent de l'herbe sur son passage, d'autres lui arrachent un peu de poil, dont ils font des reliques; ils le font entrer dans toutes les maisons des grands, afin que les femmes du sérail le puissent voir, sans être aperçues. Ce peuple gagne beaucoup d'argent à cette procession; car on leur en donne à toutes les portes, et beaucoup à manger. Le jour du sacrifice venu, qui tomboit cette année-là au 3 juin, on mena le chameau à une grande place hors la ville, qu'on nomme

(*) Voyez ci-dessus, tom. VII, pag. 277. (L-s.)

Corbon-gae (*Qorbân gâh*), c'est-à-dire, *lieu du sacrifice :* un canal d'eau passe à travers; et elle est entourée de maisons et de jardins. Le roi s'y rendit sur les huit heures du matin, le tage (*tâdje*) ou la couronne en tête, de même que toute la cour: il n'y en avoit point qui ne fût garni de pierreries; celui du roi valoit des millions. Les habits étoient aussi riches que la coiffure; et il ne se peut rien voir de plus magnifique qu'étoit la cour. Dès que le roi fut arrivé, on fit asseoir le chameau sur le ventre, comme il a accoutumé de faire pour se reposer et pour dormir, la tête tournée vers la Mecque. Plusieurs hommes lui tenoient les jambes et la tête avec de grosses cordes, pour l'empêcher de se relever et de se mouvoir, quand on l'immoleroit. Les gens d'église, tous à cheval, se mirent d'un côté; le roi et les grands de l'autre, aussi à cheval. Quand ceux-là eurent achevé des prières qu'ils disoient parmi le bruit étrange d'un nombre infini de peuple, le grand-prévôt s'avança à cheval tout proche de la victime; on lui présenta une demi-lance, dont le bois étoit garni d'or, carrée, comme celui d'un pieu, et fort luisant; il l'enfonça dans l'épaule gauche de l'animal, en prononçant, le plus haut qu'il pouvoit, des vœux pour le roi et pour le peuple, afin que ce sacrifice leur servît,

et qu'il leur en vînt des bénédictions. On m'avoit dit qu'on attachoit au chameau une pièce rouge sur l'épaule, à l'endroit où il est le plus sûr de le frapper, afin de ne pas manquer le coup; mais cela ne se fit point alors, et je trouvai ce rapport aussi peu vrai, que ce que j'avois lu pareillement, que quand le roi assiste au sacrifice, c'est lui qui frappe la victime, et non le grand-prévôt. Dès que ce seigneur eut donné le coup, un grand nombre d'hommes de la lie du peuple se jetèrent sur cette victime avec des haches, et en firent six pièces, savoir, la tête, les quatre pieds, et le coffre ou le corps : ces six pièces appartiennent à autant de quartiers de la ville; et de tous ceux qui déchirent cette bête immolée, il n'y en a pas un qui songe à autre chose qu'à tirer la pièce qui appartient à son quartier : en un moment chacun eut la sienne. Le roi se retira avant qu'elles fussent emportées; mais il laissa des gardes pour empêcher le peuple de se battre, comme il a coutume de faire, à qui passera devant; car le quartier qui a l'épaule gauche, et celui qui a la droite, sont en perpétuelle contestation à qui aura le pas après la tête : et tous les ans, c'est le plus fort qui l'emporte, le quartier à qui l'épaule droite est asssignée, disant que c'est à lui à précéder, parce que moralement la droite va devant la gauche; à

quoi l'autre quartier répond que, quand le chameau marche, c'est le pied gauche qu'il remue le premier, et qu'ainsi ceux qui emportent l'épaule gauche, doivent aller devant. La tête est emportée sur un cheval, mais le reste est traîné avec une corde, chaque pièce par les braves du quartier à qui elle appartient, au nombre de sept ou huit cents, tous armés de haches, de massues et de gros bâtons, et qui font des cris et un bruit de gens possédés. Le corps passe le dernier; on ne peut croire les acclamations, les cris, le bruit qu'on fait partout où passent ces pièces de victime. La ville en retentit de toutes parts; chacune est traînée au quartier à qui elle appartient, et est remise à la famille qui, d'ancienneté, a le privilége de la recevoir, dont le chef est obligé de faire un grand festin à toute cette canaille, qui a eu le plus de part à l'action; et c'est à quoi il ne manque point, croyant que la dépense et la peine que le festin lui coûte, lui apportent mille bénédictions, et que c'est le bonheur de sa maison. Les grosses maisons de son quartier lui aident toujours à traiter un si grand peuple, en lui envoyant chacune trois ou quatre plats; en récompense de quoi, il porte à chacune un petit morceau de la victime, mais non pas de celle qu'on vient d'immoler, mais de celle qui l'a été l'année précé-